



HAL
open science

Un paysage langagier disparu en Alsace

Pierre Vogler

► **To cite this version:**

| Pierre Vogler. Un paysage langagier disparu en Alsace. 2024. hal-04654647v5

HAL Id: hal-04654647

<https://hal.science/hal-04654647v5>

Preprint submitted on 12 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un paysage langagier disparu en Alsace

Résumé. – *Le parler de Mulhouse (Haut-Rhin) – et particulièrement celui d'un quartier ouvrier – montre des particularités qui tiennent à la qualité sociologique et au comportement des locuteurs. Il ne s'agit plus que de traces mémorielles, précieuses aujourd'hui pour cette raison même. Les documents respectent les normes communes de l'API, aux fins de conservation de leur réalité phonétique.*

1. Le dialecte de Mulhouse était qualifié de /mil'hy:sʁ̥d̥iʃ/ 'allemand de Mulhouse' ou éventuellement d'/elsasʁ̥d̥iʃ/ 'allemand d'Alsace' – mais jamais simplement d'alsacien. Plus couramment, on s'y référait, sans autre précision, comme à un allemand local, sans d'ailleurs avoir une conscience claire de sa parenté avec la koinè. On entendait /sɔ̃ ɡ dɔx uf d̥iʃ/ 'dis-le donc en allemand !' en cas de difficulté à s'exprimer en français – ce qui était habituel. Universel à la fin de la dernière guerre, en tous lieux et dans tous les magasins, on doit considérer qu'il est moribond aujourd'hui. Il faut en effet avoir beaucoup de chance pour en entendre des bribes dans une grande surface : bien des langues y sont autrement présentes à côté du français ! Rappeler aujourd'hui ce qu'a été, dans l'immédiat après-guerre, une (petite) partie du paysage langagier d'une section du Grand Est, semble relever d'un souvenir inutile. On le réservera aux futurs lexicographes, ainsi qu'aux nostalgiques d'une réalité du passé proche, qui a été très vivante.

2. L'habitant lui-même était souvent présenté comme un /d̥isi/ 'type' (<(Jean-Bap)tiste) – terme qui a servi à désigner les Alsaciens en Suisse alémanique... Les 'compatriotes' alsaciens étaient en général mal connus et faisaient l'objet de catégorisations défavorables quand on voulait se souvenir de leur existence. Ainsi, les Strasbourgeois et autres Bas-rhinois, qualifiés de /b̥e:gsʁ̥/, au 'parler traînant, désagréable' – terme qu'à Strasbourg on applique aux Lorrains. Vus de là, les Haut-rhinois sont d'ailleurs blagués à leur tour comme plaçant à tout bout de champ des /am̥/ 'bien sûr', inconnus ailleurs. Le sud incarnait un monde rural : le /sund̥gɔi̯by:ʁ̥/ 'paysan du Sundgau' se distinguait de ceux qui se sentaient citadins par excellence. Les voisins suisses étaient considérés comme fondamentalement proches – et l'on n'oubliait pas l'ancienne et longue alliance de Mulhouse. En dépit d'une certaine admiration, ils fournissaient tout de même des occasions de moqueries : bâlois ou bernois, les /ʃviʃsʁ̥l̥:li/ sont d'une lenteur proverbiale (du moins supposée !) dont on ne cesse de s'amuser. Aux francophones des Vosges, on appliquait le qualificatif plutôt mystérieux de /labala/... Outre-rhin, /d̥ ʃvo:va/ 'les Allemands (<Souabes)' témoignent du fait qu'on s'opposait surtout, comme il était courant dans la Teutonia, à des voisins géographiquement apparentés, mais encombrants. Quant aux Américains, ils étaient réduits à un détail frappant : /d̥ ʃviŋgum/ 'les Chewing-gums'.

3. On fera un sort ici au quartier ouvrier le plus important du nord de la ville, la 'Cité'. La conscience de la petite entité était forte et l'on parlait de se rendre /en d̥ ʃd̥ɔd̥/ 'en ville'

pour y faire des emplettes au /**marg**/ ‘marché’. La stricte égalité des habitants ne souffrait guère d’exceptions et le refus d’une hiérarchisation sociale trop marquée jouait dans un sens qu’il est sans doute possible de rapprocher de ce qu’on observe dans d’autres régions alémaniques. On ne trouve pas de personnages relevant d’une classe dumézilienne de ‘producteurs’, ni d’incarnation d’une première classe de curés ou d’instituteurs. Les représentants de la /**k^herx**/ ‘église’, bondée le dimanche et vide aujourd’hui, faisaient intimement partie de la petite société et s’exprimaient en dialecte. L’enseignement primaire était intégré de même et tout le monde allait à la /**hibfjal**/ ‘école’ (< *Hipp Schule* – du nom d’un inspecteur), où les /**hogablivr**/ ‘redoublants (qui restent assis)’ étaient moqués. Hors du quartier, il y avait bien un autre monde, à commencer par l’oligarchie /**hoxmiadig**/ ‘hautaine’ des propriétaires d’usines qu’on ne connaissait que de loin et dont l’opposition reproduisait la structure géographique de la ville de manière caricaturale. Le quartier du /**ra:ɔarg**/ ‘le Reberg (colline aux vignes)’, contrastant au sud avec la ‘Cité’, était réservé aux villas chics des industriels de la grande époque – qu’on n’évoquait pas avec une sympathie excessive – et à tous les gens aisés qui les ont suivis et dont les intérêts demeuraient très éloignés de ceux des ouvriers. On y possédait des /**va:ga**/ ‘voitures’, souvent américaines, sans rapport avec les quelques modestes /**ɸufɸr**/ ‘petites motos’ que l’on trouvait dans le quartier. À peine usait-on à l’occasion de qualificatifs comme /**a no:vlr her**/ ‘un Monsieur très soigné’ et /**ʃe:n n:glegd**/ ‘bien habillé’, avec qui les contacts linguistiques impliquaient un comportement qu’on appelait /**s naɔala moxa**/ ‘faire (faussement) les jolis’. Il est vrai que, vus de l’extérieur, les jeunes méritaient à leur tour le nom de /**sidevogs**/ ‘voyous de la cité’, vision facilement étendue à l’agglomération elle-même : /**mil'hy:srly:sr**/ ‘garnements de Mulhouse’... On usait en tout cas de la forme mulhousienne commune du parler, dont l’emploi montrait des particularités qu’on est tenté de relier à une attitude générale, de nature psychologique – et presque ethnique.

4. Le quartier est limité peu ou prou, au nord, par /**ɔr nordɔnhof**/, communément /**ɔr nordi**/ ‘la gare de triage de Mulhouse-Nord’, au sud, par /**s ʃdre:sla**/ ‘la petite route’, autrement dit l’avenue Aristide Briand, à l’ouest par /**s ɔofyasa**/ ‘(l’usine) DMC’ aux murs de /**ɔxɔai**/ ‘briques’, et à l’est, par /**ɔr ɔegdk^ho:nl**/ ‘le canal couvert’ de dérivation. L’unité architecturale de la zone tient à l’allure de ses /**sitehi:sla**/ ‘maisonnettes de la Cité’ garnies de /**ʃe:ro:njum**/ ‘géraniums’, avec /**k^halr**/ ‘caves’, /**ɸe:na**/ ‘greniers’, /**ga:rdla**/ ‘jardinetts’, /**k^hengalaɔol**/ ‘clapiers’, entourées de /**loɔaɔsy:n**/ ‘clôtures à lattes’. Les chiens ne manquaient pas : plus souvent des /**k^hefɔlaradi**/ ‘bâtards (<ratiers) logés dans une caisse’. L’ensemble est toujours traversé d’un réseau géométrique de /**ganla**/, étroits ‘passages piétonniers’ aux noms conformes : /**s fo:sonaganla**/ ‘le passage des faisans’, /**s ʃlosrganla**/ ‘le passage des serruriers’... À cette époque, ils étaient éclairés de /**go:slodarna**/ ‘lanternes à gaz’ et pourvus de /**ɸloɔɔr**/ ‘pavés’. Un important ensemble de jardins ouvriers, maintenant bâti, à l’extrémité nord, /**ɔ landla**/ ‘les petites campagnes’, était bordé d’un /**ʃudva:g**/ ‘chemin non macadamisé’. Les enfants y jouaient aux /**glegr**/ ‘billes’ ou au /**ru:ri**/, à la ‘toupie’, et y attrapaient des /**e:glasla**/ ‘lézards’. On attendait le passage du /**ʃdro:savefr**/ ‘balayeur municipal’, du /**ɔragfyarmon med sim ros**/, le ‘boueur avec son cheval’, du /**k^hamifa:gr**/ ‘ramoneur’, du /**k^ho:labyr**/ ‘livreur de charbon’, du /**syrgryɔjni:ɔr**/ ‘coupeur de choucroute’, parfois d’une /**ɔombɸvoldsa**/ ‘dameuse à vapeur’. Au ciel d’été planaient des /**ʃbi:rla**/ ‘martinets’, et on voyait encore des /**sumrfe:gl**/ ‘papillons’... La plupart des noms de commerce n’avaient encore rien de français : /**ɔr ɸeg**/ ‘le boulanger’, /**ɔr medsg**/ ‘le boucher’, /**s melxgfafɔ**/ ‘la crèmerie’, /**ɔ ɔɸa:de:g**/ ‘la pharmacie’. Les anciens se souvenaient des articles venant de

/fo:rm̩griag/ ‘d’avant-guerre’, très appréciés. Parfois résonnaient encore les appels chantonnés des marchands ambulants, demandant à ramasser /k^hen̩galəbels, lum̩ba, vld̩ isa/ ‘peaux de lapins, chiffons, vieille ferraille’... La toponymie alentour conservait son allure traditionnelle, du voisinage de /d̩urni/ ‘Dornach’, à /b̩fof̩d̩/ ‘Pfastatt’ ou /g̩arvil̩r̩/ ‘Guebwiller’ au nord, à quoi se rajoutaient les installations du /f̩oxd̩/, l’ensemble des ‘puits’ des mines de potasse. Plus à l’ouest on trouvait /rain̩iga/ ‘Reiningue’, dont un /b̩un̩gr̩/ ‘bunker’ a sauvé quelques réfugiés de la ‘cité’ des obus de la 1^{ère} Armée, /sana/ ‘Cernay’, /d̩on/ ‘Thann’, en passant par /s ogsafald̩/ ‘l’Ochsenfeld’, où César est censé avoir vaincu Arioviste. Au sud, /vld̩k^her̩x̩/ ‘Altkirch’, /b̩fer̩d̩/ ‘Ferrette’, enfin à l’est, /riad̩sa/ ‘Riedisheim’, /h̩ob̩sa/ ‘Habsheim’ et son aéroport. Le paysage de la plaine ne jouait guère de rôle en dépit de sa rivière, /d̩ el/ ‘l’Ill’. On poussait jusqu’à /k^holm̩r̩/ ‘Colmar’, au dialecte assez différent. Quant à /d̩r̩ ri:/ ‘le Rhin’, qualifié de /b̩axla/ ‘ruisseau’ par les plaisantins, on n’en jouissait qu’en se rendant à /b̩o:sl̩/ ‘Bâle’.

5. Beaucoup travaillaient dans une bruyante /f̩ben̩rei/ ‘filature’ ou bien, plus loin de la ‘Cité’, à la /g̩iasr̩’ei/ ‘fonderie’. La sirène quotidienne de l’usine DMC attenante invitait au travail de quart d’heure en quart d’heure : /s hab̩d̩/ ‘ça sonne !’. Quant au paysage humain, il se distinguait par sa nature familière et l’allure bon enfant des prénoms : /sela/ ‘Marcel’, /nes̩d̩i/ ‘Ernest’, /ne̩d̩i/ ‘Antoinette’... Le coup d’œil, vif et goguenard, stigmatisait divers défauts, des /k^hold̩ri/ ‘grossiers’ aux /f̩vold̩ri/ ‘jacasseurs’ et /f̩ler̩gi/ ‘mauvais peintres’. Au /ver̩d̩shys/ ‘bistrot’, très fréquenté le dimanche après la messe, les habitués aux comportements excessifs, au-delà du /fiar̩d̩ala vis̩r̩/ ‘quart de blanc’, étaient traités de /syf̩bi:la/ ‘soiffards’ ou de /vi:meg̩la/ ‘mouches à vin’. Il ne s’agissait pas de /a k^hef̩da h̩o:/ ‘en avoir une caisse’ ! La bière se buvait dans un /hum̩ba/ (<hanap), un verre d’un demi litre. La cuisine marquait le quartier, de la /d̩sevalasub̩a/ ‘soupe à l’oignon’, ou des /flai̩f̩(n)aga/ ‘escargots de viande’, au /f̩vid̩sr̩k^ha:sso’l̩o:d̩/, la modeste ‘salade de fromage suisse’, et en saison, à la /haid̩l̩be:rava:ia/ ‘tarte à la myrtille’. L’été, /s glasfo’vreg̩la/ ‘le glacier’ populaire, était pris d’assaut. Le seul /kino/ ‘cinéma’ du quartier, /s f̩d̩arni/ ‘l’étoile’, fonctionnait le samedi. De l’une des paroisses dépendait /s b̩an̩ala/ ‘le cercle’ musical (avec orchestre, chœur, solistes), capable de monter un opéra encore dans l’immédiat après-guerre. Les plus décidés des mélomanes fréquentaient le joli /f̩d̩od̩(d)en:d̩r̩/ ‘théâtre municipal’ : on n’aimait pas trop la /d̩in̩d̩on̩mysig/ ‘musique de bastringue’. Dans la police, /a f̩ug̩r̩/ ‘un flic’ – d’allure plutôt hostile ! – gardait encore le modèle allemand (<Schupo).

6. Il faut ajouter à cela les fréquentes extensions dominicales extra-citadines, au bord de la rivière voisine, /d̩ dolra/ ‘la Doller’, malgré la proximité gênante d’une usine chimique, /d̩ f̩d̩eng̩by̩d̩ig/ ‘la boutique puante’, au /lydr̩b̩ox̩rvold̩/, le ‘bois de Lutterbach’, où l’on cueillait des /maiag̩leg̩la/ ‘du muguet’, ou plus éloignées, au sommet du Reberg, couronné du /d̩onavold̩/ ‘forêt de sapin’ et d’un /d̩so’l̩o:gi̩f/ ‘zoo’. Enfin, restaient les excursions dans le vignoble jusqu’à /eg̩sa/ ‘Eguisheim’, ou vers les lacs, /f̩d̩arnse:/ ‘lac des étoiles (dit des perches)’, /l̩ixase:/ ‘lac de la Lauch’, /fo:rlavei̩r̩/ ‘étang des pins (dit des truites)’. À partir de /guld̩b̩ox̩/ ‘Goldbach’ dans la vallée de Thann, on montait dans les /fo’ge:sa/ ‘Vosges’, /d̩s̩ fyas/ ‘à pied’ jusqu’au sommet du /b̩elxa/ ‘Grand Ballon’, ou au /m̩br̩g̩f̩d̩ai/ ‘Markstein’ en hiver, où les débutants apprenaient à skier /uf̩ m̩ i’d̩iod̩amad̩la/ ‘au pré des idiots’. Au-delà, on atteignait /s men̩f̩dr̩d̩o:l̩/ ‘la vallée de Munster’...

7. Ce tableau n’est plus d’actualité : tout ce vocabulaire a disparu en même temps qu’une certaine façon de vivre. Il avait un arrière-plan que l’Abbé Grégoire dépeint dès 1794 : « C’est surtout vers nos frontières que les dialectes communs aux peuples des limites

opposées établissent avec nos ennemis des relations dangereuses». Tout ce qui n'a pas le sceau du modèle jacobin, figé dans le marbre, a puissamment contribué à intérioriser un sentiment décrit comme une honte du dialecte et de l'accent par les intéressés eux-mêmes. Il faut rappeler les constantes moqueries françaises : le parler a été plaisamment qualifié de *schpountz*, avec ses « noms à coucher dehors », où revient la confusion supposée des consonnes sourdes et sonores, opposant en réalité des réalisations à glotte fermée (les 'sourdes douces') et ouverte (les 'aspirées'). Les termes alsaciens – *halsaciens* ! – sont à traiter avec mépris, dans le même temps qu'à l'inverse, on relève la moindre trace d'accent dans la bouche des non-Français. Les séquences de consonnes sont escamotées ou réarrangées, y compris dans la bouche des intellectuels : on entend [*sitfrik*] pour 'Siegfried'... La quasi-abolition du dialecte en deux générations, avec une période illusoire de bilinguisme – car ce qui est nouveau toujours efface l'ancien – s'est opérée sans états d'âme. À la 'Cité' aujourd'hui on parle français (dégradé), arabe et turc omniprésents, et certains sont prêts à la prochaine étape : le passage à l'anglais, plus que menaçant. Les invitations (et menaces à l'école) après-guerre (*c'est chic de parler français*) supposent qu'il n'est pas chic de parler alsacien et sa disparition n'a pas à être regrettée là où il croyait régner de manière pérenne. Restent comme ultime trace les inutiles panneaux bilingues qui font un effet curieux aux jeunes : l'exotique *Milhüsa* à côté de 'Mulhouse'...